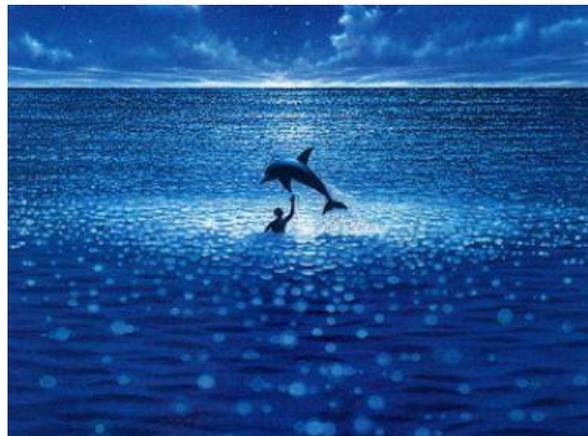


Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Chroniques d'une vie



Le Grand Bleu d'Eric Besson

Hymne à la Méditerranée

Je me souviens d'un certain soir de Noël passé en famille chez mon frère Bernard où la discussion faillit se terminer en pugilat. La discussion tournait autour du cinéma que le frère de ma belle-sœur, qui travaillait dans la Culture, avait visiblement du mal à considérer comme un art. D'autant plus que de notre côté nous défendions des cinéastes comme Beineix, Besson et Carax. Des cinéastes qui venaient d'apparaître pratiquement en même temps et apporter un vent nouveau. Pour la première fois depuis le déferlement de la Nouvelle Vague. Beineix avec *Diva* (1980) et *La Lune dans le caniveau* (1983), Besson avec *Subway* (1985) et Carax avec *Mauvais sang* (1986). Ces films sont restés pour beaucoup de cinéphiles des films-culte. D'autant plus qu'ils n'ont pas fait de petits. Leurs auteurs ont fait autre chose plus tard. Et leurs successeurs sont revenus à un cinéma réaliste. Je dois avouer que j'avais un faible tout particulier pour Beineix. Les rouges, les jaunes et les bleus de *Diva* me faisaient jouir. Et me font jouir encore aujourd'hui. C'est peut-être du kitsch, c'est peut-être une esthétique un peu frelatée mais je ne puis résister. Encore plus pour *La lune dans le caniveau*, que pourtant toute la critique a descendu. Peut-être est-ce parce que j'aime Goodis et que je connais Philadelphie. Mais j'avoue que je trouve ce film génial. Bien sûr il y a des morceaux qu'il aurait fallu couper, la montée vers la cathédrale, le mariage, les scènes dans un hôpital (ou est-ce une morgue ?). Mais tout ce qui se passe dans la rue, les pavés mouillés, les flaques de sang, la publicité rétro sur les murs et surtout cette scène extraordinaire où quatre dockers travaillent debout sur un container sous une pluie battante et où les bas des pieds disparaissent derrière un écran de pluie qui rejillit, ce qui fait que les dockers semblent être en élévation comme les vieux mystiques espagnols qui à force de jeûner et de s'absorber dans la pensée infinie de Dieu finissent par planer au-dessus du sol. Les couleurs et la musique omniprésente (celle d'Eric Serra) on les retrouve dans *Subway* de Besson. Et la folie du voleur sur roulettes pourchassé par Batman et Robin. Même folie dans

Mauvais Sang de Carax avec l'acteur-danseur-acrobate-mime Denis Lavant. Mais en réalité ce ne sont ni Beineix, ni Carax, ni *Subway* qui ont déclenché la grande bagarre dont on se souvient encore dans la famille, mais *Le Grand Bleu* de Luc Besson. D'un côté nous étions trois irréductibles, Annie, Francine et moi (nous avons vu le film trois fois), d'un autre côté on nous regardait avec commisération et ma réputation d'intellectuel fondait à vue d'œil.

Le malentendu était inévitable. C'était d'ailleurs comique. Il est évident que le film n'est pas un chef-d'œuvre inoubliable du septième art. Et les autres pensaient que nous essayions de faire passer pour de l'art une œuvre qui ne faisait que nous rappeler quelques souvenirs de vacances passées à la mer.

En réalité ce film est tout à fait autre chose. Il est d'abord la traduction en images et en symboles (le dauphin) des sensations qu'éprouve un homme qui a la nostalgie d'un monde qui est naturellement étranger à l'homme et qui est le monde aquatique.

C'est une sensation que je ressens moi-même et que je connais bien. J'ai commencé la nage en mer et la plongée en apnée avec mon ami Bob. Sur la Côte d'Azur quand nous étions encore célibataires tous les deux puis plus tard en Corse, à Corfou, en Sardaigne, en Tunisie. Bob était bon chasseur et aurait été capable de nous nourrir de ses pêches en sars et autres poissons pendant des semaines. Il allait aussi chatouiller le mérrou dans les trous rocheux bien qu'à l'époque, le mérrou de Méditerranée, las des chasseurs qui le traquaient, avait déjà commencé à descendre à quinze et même à vingt mètres. Moi je n'avais pas encore de masque avec verres correcteurs à l'époque et les copains n'avaient pas envie de me prêter un fusil, de peur de se faire tirer dessus. Je n'en n'avais moi-même d'ailleurs pas tellement envie. Depuis la première fois où j'avais tiré sur une biche soudainement aperçue en train de sortir des fourrés lors d'une chasse avec mon oncle (c'était la première fois que mon oncle m'avait prêté un fusil), biche que j'ai d'ailleurs ratée, je n'ai plus jamais eu envie de tirer. Depuis, comme l'enseignent Albert

Schweitzer et Saint François d'Assise, je respecte aussi bien ma sœur la biche que mon frère le mérrou. Je suis d'ailleurs profondément choqué quand je vois, dans les îles où nous allions plus tard, les riches pratiquer la pêche au gros et ramener des bêtes magnifiques comme ces marlins bleus (ou quelque soit leur nom), ces poissons longs de près de deux mètres, d'un bleu éclatant, un nez effilé, un dos denté et des ailes de dragon qui se déploient.. Une merveille de la nature que l'homme tue pour son plaisir plus que douteux, assis dans un fauteuil sur un bateau puissant et assisté de nègres qui préparent ses appâts, lui règlent sa canne à pêche et finissent de sortir la bête de l'eau s'il n'en est pas capable lui-même.

Donc je n'avais pas de fusil mais je suivais mon ami Bob. Je le regardais plonger en nageant en surface puis je descendais moi-même regarder dans chaque trou, dans chaque crevasse. Nous étions infatigables. Quand la mer était chaude, comme dans le golfe de Gabès, il nous paraissait tout à fait naturel de passer tous les jours cinq à six heures dans l'eau.

Les îles nous attiraient tout particulièrement. Avec Annie nous en avons fait beaucoup. Et je m'en suis souvenu avec un grand sentiment de bonheur plus tard dans mon poème *Nostalgies* (les textes en italique qui suivent en sont des extraits). Tout a commencé avec la Corse. Santa Giulia. Le Club à ses débuts. C'était en 1958. Les cases étaient encore des tentes. Sous les tentes le sol était de sable. Et quand la mer était couverte de méduses, pour nous consoler, c'était le fils Trigano lui-même qui nous préparait la pastacciutta.

*Et nous étions jeunes, nous étions beaux, nous étions bronzés
Et ses yeux brillaient tout le temps
Et je n'arrêtais pas de la contempler
Car elle était la plus belle chose qui me soit jamais arrivée
(Et elle l'est encore aujourd'hui)*

Puis ce furent les Baléares. Palma de Majorque. Avec notre petite quatre-chevaux verte.

*Les eaux saphir de Formentor
Ces étranges moulins à vent hollandais
(ou sont-ce ceux de Don Quichotte ?)
Et cette petite baie si jolie où nous avons campé
Nous sommes nourris de calamars en boîte, de tomates et de poivrons
Et avons conçu notre fille
A Cala Ratjada*

La Sardaigne aussi, avec nos amis Bob et Monique :

*La côte sauvage à perte de vue
Le feu sur la plage déserte
Où nous avons planté nos tentes
Et nos enfants nus s'y chauffent enveloppés de couvertures*

La Sicile, au Club encore :

*Le concert de musique classique sous les oliviers
Les Eoliennes en caïque
La descente du Stromboli dans la nuit et les cendres
La baignade dans une mer de lait (la poudre de pierre ponce)
Ou dans les eaux sulfureuses
A Vulcano*

A Corfou nous avons appris à faire du ski nautique, à Sveti Marko sur les Bouches du Kotor nous nous sommes perfectionnés : monoski et savonnettes. A Pakostane, sur la côte dalmate, nous avons appris à manier un voilier, à Caprera, en Sardaigne, nous sommes devenus barreurs diplômés (et avons plongé en apnée pour ramasser des nacres).

Je me souviens de l'île de Rhodes aussi :

*Les plages qui s'étendent à perte de vue
Du côté de Lindos
Plages de galets, vides de touristes
(ils restent agglutinés dans la ville où on les a déversés)*

*Et le petit café perdu sur la côte
Dehors les tables abandonnées
Dedans toute la famille massée devant la télé
A regarder Dallas*

Et puis il y a eu la Tunisie, la Chebbah avec la bande d'amis :

*Les plongées en Golfe de Gabès
Les anciens vestiges d'un port romain
Les amphores enterrées jusqu'au cou à 10 mètres de fond
Et l'amphithéâtre romain d'El Djem
Et le dîner préparé par l'ancien cuisinier du Président Coty
Un couscous tunisien avec pour chaque convive :
Une tête de chèvre qui vous regarde
Et les mosaïques romaines
Que la Tunisie exportait dans tout l'Empire
Et que le Conservateur du Musée nous montre à minuit*

J'ai aussi beaucoup tourné autour de la Méditerranée pour mon travail. A Barcelone, où je rendais régulièrement visite à notre filiale espagnole. Tard le soir on allait goûter le jambon pata negra dans les bars à tapas. Le dimanche matin, sur le parvis de la Cathédrale, les Catalans, spontanément, à notre grande surprise, se mettaient en cercle et commençaient à danser la sardane. Et quand on avait un peu de temps on allait se délecter de la folie catalane en visitant la Sagrada Familia de Gaudi ou le Musée de Salvador Dali.

A Athènes j'avais essayé de vendre une aciérie à la Société du Nickel français. Et une fois la visite terminée :

*J'ai crié Thalassa, Thalassa, au chauffeur de taxi
Comme les restes des Dix Mille quand ils ont rencontré l'Hellespont
Et il m'a amené au Pirée
Où j'ai déjeuné dans une taverne du port
D'un poisson grillé à la plancha comme à San Sebastian
Arrosé d'un mélange chaud d'huile d'olive et de citron
Et bu l'âpre résiné des tonneaux stockés au-dessus du bar*

A Istanbul j'allais rendre visite à notre agent Ahmed Kapan-
ci :

*Il me parlait de Mustafa Kemal
De sa haine des religieux
Les tarbouches interdits, les mosquées abattues
Et Ahmed se désolait de voir son comptable
Ecouter Nasser à la radio et s'agenouiller sur son tapis de prière
Sa sœur me donnait la recette des artichauts à la turque
Je me souviens aussi des petits restaurants sur le bord du Bosphore
Les rougets grillés, le café turc et le narghilé
Et devant nous défilaient les grands navires rouillés
Et les marins grecs détournaient les yeux pour ne pas voir Byzance*

Plus tard, en vacances à nouveau, nous avons longé la côte turque sur un caïque. Un soir nous l'avons ancré derrière l'une des nombreuses îles du coin qui sont toujours grecques. Avec Annie nous avons grimpé la colline et découvert au sommet un nid de mitrailleuses. Et les soldats grecs qui surveillaient la côte turque à la jumelle étaient furieux de s'être fait surprendre.

En Tunisie aussi j'ai voyagé pour mon travail, visité les usines de phosphate de la région de Gabès. En Algérie j'ai suivi le projet d'aciérie d'Annaba et je me souviens surtout d'un Directeur de cimenterie, formé en URSS pendant la guerre, et cherchant désespérément à s'informer des dernières techniques occidentales, avec tout le sérieux qui caractérise son peuple. Je ne lui ai pas dit que quelques années auparavant j'avais foulé la terre algérienne comme officier français. C'était à Arzew que j'avais débarqué :

*Mon premier contact avec la terre africaine
C'était pendant mon service militaire
La mer transparente, les oursins piétinés
Les brochettes d'abats, la paëlla odorante
(C'était près d'Oran l'Espagnole)*

En Syrie notre agent Rabih Tabbaa avait son bureau et son stock de marchandises au beau milieu de l'antique souk de Damas. Au Caire je retrouvais le Club Med de ma jeunesse puisque Trigano avait réussi à louer l'ancienne propriété du fils de Farouk en plein milieu de la ville. Au petit déjeuner, le matin, c'était comique de voir tous ces touristes en tenue légère (les GM) se mêler joyeusement aux hommes d'affaires, costume cravate et attaché case, prêts pour aller au boulot. Lors de mon premier séjour Tony Saad, mon délégué libanais, m'a emmené très tôt le matin, avant l'ouverture de la foire où nous avions un stand, louer des chevaux au sud de la ville. Et c'est montés sur des petits chevaux arabes, à la robe aussi noire que la nuit, qu'arrivés au sommet d'une dune, nous avons découvert – et moi pour la première fois – éclairés par le soleil du matin, les trois Pyramides et leur chien de garde, le Sphinx.

Et puis il y a Beyrouth, bien sûr. J'y faisais escale chaque fois que je revenais d'Iran, lassé de l'hypocrisie et de la morgue persanes. Et Beyrouth, alors, était le paradis. Et mon souvenir en est poignant. Parce que les deux ont disparu : le Beyrouth d'alors et mon ami Fouad.

*Et j'ai la nostalgie de Beyrouth
Le Beyrouth d'avant
D'avant les « événements »
Quand mon ami Fouad vivait encore
Que nous devisions gravement, joyeusement,
Dans un de ces restaurants de la Grotte aux Pigeons
Le dossier d'une chaise calé sous chaque aisselle
Nous évoquions Israël et la Palestine
Le patron alimentait en Tobak notre pipe à eau
D'autres soirs nous allions dans la Montagne
Un petit cours d'eau passait entre les tables
On écoutait son gargouillis
Le Mézézé n'en finissait pas
Et puis arrivait le café arabe, le vrai*

*Distillé pendant des heures dans un petit appentis de bois
 Servi sur son lit de charbon de bois
 Parfumé à la Cardamome
 Et tous les espressi, les cafecinhos et les cafés turcs ou grecs
 N'avaient plus qu'à aller se rhabiller
 Au Casino du Liban quatre chevaux lancés au grand galop
 sur un tapis roulant
 Paraissaient parfaitement immobiles
 Dans la rue Hamra les boîtes se succédaient
 Et les filles rutilantes avaient un petit sourire entendu
 pour mon ami Fouad
 Et Fouad encore
 Avant d'aller se coucher
 Se dirigeait vers une petite baraque de fruits
 Choisissait ses oranges, ses pamplemousses, ses citrons dorés
 Que le marchand pressait et nous servait dans de grands verres
 Pour ajouter encore un peu de bonheur à ces journées si parfaites
 Que l'on sentait déjà qu'elles ne se reproduiraient plus*

Les îles de la Méditerranée nous ont donné l'envie de visiter d'autres îles de par le monde. Et nous l'avons fait pendant toute notre vie. Îles tropicales ou équatoriales. Caraïbes, Océan Indien, et pour finir le sud de l'Océan Pacifique. Je me suis mis à la plongée bouteille relativement tard, à Desroches dans l'archipel des Amirantes. Et c'est par là que je vais revenir au **Grand Bleu** de Besson. Car la véritable jouissance de la plongée bouteille c'est de planer au-dessus d'un plateau, de basculer par dessus le bord puis descendre le long d'un tombant, de passer sous une arche, la jouissance même de l'homme oiseau, de l'homme volant, celle qu'Icare a vainement cherchée dans l'élément air et que l'homme trouve dans l'élément eau. Mais en même temps il se rend compte que le monde aquatique est un monde hostile à l'homme. Il ne peut y évoluer que pendant de courts instants ou en usant d'expédients qui sont eux-mêmes limités dans le temps. Au moment même où il réalise son

rêve : flotter en apesanteur, libéré de son corps, il comprend en même temps que le monde où ce rêve peut se réaliser lui est interdit à jamais. D'où la nostalgie, d'où la passion du dauphin, qui lui, vit dans ce monde. Car le dauphin est un être vivant qui appartient à ce monde, à cet autre monde, et communiquer avec un dauphin c'est aussi merveilleux que de communiquer avec un être venu d'ailleurs, un être d'une autre galaxie. C'est cela le vrai sujet du film de Luc Besson. Ce n'est évidemment pas celui des records de plongée, de l'ivresse des profondeurs ni d'une banale histoire d'amour. Ces thèmes-là ne servent que de ressorts à un drame et de trame à une histoire. Mais *Le Grand Bleu* c'est autre chose.

Le Grand Bleu c'est aussi un hymne à la Méditerranée et c'est par là que l'on revient à la littérature, que l'on en vient à Camus. La Méditerranée est notre mère nourricière à nous Européens et elle ne ressemble à rien d'autre dans le monde. Un Américain, un Asiatique ne peut rien y comprendre. L'Anglais Lawrence Durrell l'a aimée. Il a vécu sur de nombreuses îles. Et a fini par situer son chef d'oeuvre, son *Quatuor d'Alexandrie*, dans ce port qui avait hébergé l'une des anciennes merveilles du monde. Mais quand il a invité son ami américain, Henry Miller, à venir l'y rejoindre, celui-ci n'a eu qu'une envie, repartir dès que possible pour Paris (même s'il est quand même revenu avec l'idée d'un livre, *le Colosse de Maroussi*).

Nulle part au monde il n'y a de mer pareille. D'abord c'est une mer tempérée, elle a des saisons. C'est une mer intérieure, elle n'a pas de marées. C'est un mariage entre la terre et l'eau. C'est des rochers blancs, des pins, des églises et une mer bleue et scintillante. *Le Grand Bleu* en donne des images inoubliables. L'eau qui brille à l'infini peut exister dans d'autres parties du monde, encore qu'une mer est rarement aussi étale que celle-là et qu'une lumière est rarement aussi cristalline qu'ici. Mais le sentier que le petit gamin descend dans les rochers blancs avant de prendre son masque et son

tube dans une encoignure et de plonger dans l'eau transparente pour aller nourrir sa murène favorite. Et la petite église toute aussi éclatante de blancheur, surmontée d'une croix orthodoxe et plantée sur une île perdue dans la mer. Ce sont là des images qu'on ne trouve qu'en Méditerranée.

Ce sont des images et des paysages qui nous ont apporté avant tout le sens de l'harmonie, de l'équilibre et de la beauté. Moi qui ai vécu beaucoup à l'étranger, qui suis biculturel comme on peut être bisexuel, je considère souvent que la culture française est faite essentiellement de trois éléments : l'élément parisien qui est esprit, jugement superficiel, mépris des autres et qui est certainement l'élément qui fait le plus de mal à notre réputation à l'étranger ; l'élément rationnel qui nous vient de Descartes, qui fait que tout homme politique français commence son discours par premièrement, deuxièmement et troisièmement et qui est comme la langue d'Esopé, à la fois la pire des choses et la meilleure ; l'élément méditerranéen qui est sens de l'équilibre, sens de la mesure et sens du bonheur. C'est cet élément-là avant tout qui fait que moi, Alsacien biculturel de naissance et donc foncièrement anormal, je me sens d'abord Français avant de me sentir de culture germanique.

Mais la Méditerranée c'est beaucoup plus que cela. C'est la source de notre culture : c'est la naissance de la science, ce sont les débuts de la démocratie, c'est la première révolte contre l'ordre établi sur la base d'un idéal moral supérieur (Antigone), c'est la découverte du libre arbitre, c'est la naissance de l'individu. Bien sûr il y a aussi nos religions qui nous marquent encore aujourd'hui. Elles ne sont pas nées sur les côtes de cette mer mais bien en arrière. Elles sont plus marquées par les déserts que par l'eau. Mais elles ont tourné autour et elles l'ont traversée, changeant d'ailleurs souvent radicalement le message initial.

Etrange aventure de ces religions. La plus ancienne, restée repliée sur elle-même, s'isolant comme elle a isolé son Dieu, première religion monothéiste connue (n'en déplaise à Freud qui croyait que Moïse avait pris ses idées chez Akhénathon), se sentant

supérieure, comme elle plaçait son Dieu au-dessus de tous les dieux des autres tribus. Et les deux autres faisant elles du prosélytisme et se faisant propager, la chrétienne par les barbares du Nord et la musulmane par les barbares du Sud.

Non, ces religions-là ne sont pas méditerranéennes. D'ailleurs la Méditerranée n'est pas religieuse. Elle se borne à voir des nymphes enfermées dans ses arbres. D'ailleurs n'est-ce pas dans les montagnes de l'Attique qu'a retenti pour la première fois le cri « *Le Grand Pan est mort !* ». C'est l'exclamation même des philosophes allemands du siècle dernier : « *Dieu est mort* ». Et cette mort a enlevé son sens au monde, a mené à l'absurde. Et nous voilà chez Camus.

Car Camus est l'un des grands écrivains que la Méditerranée nous a donnés. L'air vibre de chaleur dans cet étrange roman qu'est *L'Etranger*. D'ailleurs Camus se voulait écrivain du Sud, écrivain du soleil. Du moins lorsqu'il résidait encore dans son Algérie natale. Mais même plus tard, vivant à Paris, il est allé se chercher le soleil à Lourmarins, et c'est sur la Nationale 7, la route du Midi qu'il a trouvé la mort. Contre un platane. Une mort absurde. Peut-être une mort heureuse (comme le titre de la première version de *L'Etranger*). Car sa veine semblait s'être tarie prématurément.

Pour ma génération c'était quelqu'un dont on se sentait très proche. Plus à cause de l'homme qu'il était, sa modestie, son humanité, son humanisme, qu'à cause de ses théories qu'on ne comprenait pas bien. Ce n'est qu'aujourd'hui que je vois vraiment la beauté de *L'Etranger*. Cet homme qui en même temps que le sens des choses, en arrive à perdre toute sensation. Tout lui est indifférent. Un homme de pierre, qui fait penser à cette histoire des *Métamorphoses*, que l'écrivain allemand Ransmeyer rend si admirablement, lui qui transpose toutes les légendes des *Métamorphoses* d'Ovide sur la côte de la Mer Noire, en Tauride (aujourd'hui la Roumanie) où le malheureux Ovide Nasus a été exilé pour toute la fin de sa vie, sans qu'on ait jamais su pourquoi, sur un coup de tête de son Empereur alors qu'il était choyé par lui et menait la grande vie avec les

belles esclaves, les roses et le vin ; une histoire absurde. Une de plus. Donc cette histoire terrible, ce déluge où tous les hommes périssent. Puis lorsque l'eau se retire, il ne reste rien que des pierres dans la boue. Et sous l'effet du soleil, on voit tout à coup les pierres prendre forme humaine, s'étirer et se détacher, puis se lever pour créer une nouvelle race humaine, une race plus résistante, mais une race plus dure, une race d'hommes au cœur de pierre. Peut-être notre race d'aujourd'hui.

Mais Camus, lui, était humain, chaleureux. Un homme qui doutait. Un homme humble, fils d'une femme qui faisait des ménages. Un homme passionné aussi et amoureux. Sartre était l'inverse. Un homme qui ne doutait jamais. Toujours sûr de lui. Encore communiste trente ans après qu'Orwell ait compris que le communisme n'était qu'un autre fascisme. Un homme qui se voulait du peuple et qui n'était qu'un bourgeois. A l'époque (j'avais vingt-cinq ans) j'admirais Sartre comme écrivain. J'admirais son théâtre. Sa formule : « *Je suis fait comme un rat* ». Je voyais **Huis Clos** au Théâtre en Rond. J'admirais même ses romans et ses nouvelles. Même si je n'appréciais pas son fils de Chef qui était Centralien. Mais **La Nausée** avait déjà des descriptions d'objets bien inquiétantes (Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?) qui annonçaient le Nouveau Roman. Mais sa philosophie, ses positions politiques, et cette attaque vulgaire, méprisante, portée à Camus dans *Les Temps Modernes*. Même pas par lui mais par son valet Jeanson. Pouah, quel personnage.

Camus, dans son deuxième roman, **La Peste**, essayait néanmoins de réagir à l'absurde. Le message, me semblait-il à l'époque, était qu'il fallait agir quand même. L'évolution était nette du premier roman au second (même si celui-ci n'avait peut-être pas le même niveau littéraire). Une évolution qui allait dans le sens de la solidarité et de la participation, Camus le reconnaissait lui-même.

« *Un idéal de Croix-Rouge* » persiflaient *Les Temps Modernes*. D'ailleurs ils le persiflaient souvent. On le traitait même de rêveur

qui avait trop sacrifié au soleil sur les plages algériennes. Il répondait : « *Des rives d'Afrique où je suis né, la distance aidant, on voit mieux le visage de l'Europe et on sait qu'il n'est pas beau. Depuis 150 ans l'idéologie européenne s'est constituée contre les notions de nature et de beauté qui ont été, au contraire, au centre de la pensée méditerranéenne* ».

Tout est dit. Non ?

(1992/2011)

Textes-sources : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 1, C comme Camus* et *Bloc-notes : Poésie : Nostalgies*